



**HAL**  
open science

# Nicolas Mathevon, Les animaux parlent, sachons les écouter

Cyrille Harpet

► **To cite this version:**

Cyrille Harpet. Nicolas Mathevon, Les animaux parlent, sachons les écouter. Questions de communication, 2023, 43, pp.473-475. 10.4000/questionsdecommunication.32339 . hal-04485719

**HAL Id: hal-04485719**

**<https://univ-rennes.hal.science/hal-04485719>**

Submitted on 22 May 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

Nicolas MATHEVON, *Les animaux parlent, sachons les écouter*

Paris, Éd. HumenSciences, coll. Nature, 2021, 515 pages

Cyrille Harpet

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32339>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32339](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32339)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 473-475

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est offert par Université Rennes



**Référence électronique**

Cyrille Harpet, « Nicolas MATHEVON, *Les animaux parlent, sachons les écouter* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 22 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32339>

---



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

*hasbara* israélienne analysée par Amélie Férey, qui, entre diplomatie publique et propagande, prône « l'explication » (traduction de l'hébreu *hasbara*) au service du sionisme. À cet égard, la seconde partie, distinguant régimes autoritaires (Russie, Chine, Taiwan, Corée du Nord, Iran, Golfe) et démocraties (Royaume-Uni, États-Unis, Israël, Japon et France), propose une première cartographie de la puissance numérique et de ses usages militaires dans un tableau général, qui éclaire les représentations que chaque puissance se fait de cet objet et de cet espace nouveau. Les cultures, diverses, se confrontent, jusqu'au lexique même, et « l'espace informationnel » russe (Céline Marangé et Maxime Audinet) interroge par sa plasticité, par rapport au « cyberspace » occidental. Car c'est là sans doute que le schéma consensuel de Marshall McLuhan et du « village planétaire » se heurte à l'idée d'un droit schmittien issu du sol, et qui revendique, y compris sur cet espace, une souveraineté, ou du moins une autonomie d'action garantie par la seule technologie. En parallèle, B. Pajot montre, dans le cas français, que la notion de résilience, face à la manipulation et à la désinformation, relève également d'une approche sécuritaire, fondée sur l'identification de la menace et les contre-mesures (et à cet égard, on lira avec intérêt la communication de Divina Frau-Meigs, qui éclaire les moyens de cette politique). Dans le même ordre d'idées, l'article de François Delerue, qui traite du cas spécifique des élections, cas largement médiatisé depuis les élections américaines de 2016 et française de 2017, montre l'ampleur de la menace.

Doté d'une bibliographie sélective par chapitre et d'un glossaire utile au néophyte, cet ouvrage s'avère un bon instrument de compréhension des enjeux internationaux d'une technologie récente et d'une conflictualité évolutive. Le spectre envisagé est assez large, avec un prisme institutionnel légitime, qui se focalise davantage sur les stratégies, les doctrines d'emploi, les pratiques et les acteurs, que sur le pan traditionnellement le plus aveugle de toute recherche sur l'information en guerre, à savoir la réception. Dans une certaine mesure, la question du public demeure un angle mort dans une réflexion qui reste à hauteur des États-majors (même si, dans l'article de F. Delerue consacré notamment aux élections américaines, l'influence des opérations est reconnue). La guerre informationnelle, qui tend à devenir une guerre sur un champ de bataille numérique, devrait inspirer de nombreuses recherches (et l'actualité en démontre régulièrement la nécessité), et ce n'est pas l'un des moindres intérêts de cet ouvrage que de poser des questions et d'inspirer des problématiques aux futurs chercheurs. Sans être exhaustive, l'étude, qui réunit de bons spécialistes, offre

un panorama ample qui embrasse la plupart des lieux de conflictualité – haute ou basse – de notre temps, et complète l'approche géographique proposée récemment par Philippe Boulanger dans sa *Géopolitique des médias* (Paris, A. Colin, 2014-2021). Elle démontre, si besoin en était, que la guerre informationnelle est une notion dense, mouvante, liée à la modernisation technologique et qui, de ce fait, souligne l'écart toujours croissant entre normes et pratiques guerrières.

**Gilles Ferragu**

Université Paris Nanterre, ISP,  
F-92001 Nanterre, France  
gilles.ferragu@intradef.gouv.fr

**Nicolas MATHEVON, *Les animaux parlent, sachons les écouter***  
Paris, Éd. HumenSciences, coll. Nature, 2021, 515 pages

Le livre de Nicolas Mathevon *Les Animaux parlent* est un livre « parlant ». Sans en rester au simple jeu de mots, l'ouvrage de ce biologiste spécialiste du comportement animal est une grande fresque de la bioacoustique animalière. Et le lecteur peut devenir auditeur et spectateur en se rendant sur le lien vers des enregistrements sonores, des films et des dessins de l'auteur mis soigneusement en ligne. Autrement dit, il ne s'agit plus seulement de lire ce que raconte et explique N. Mathevon, mais d'écouter et de voir. C'est donc un livre sensoriel par cette dimension d'écoute possible des chants, vocalises, cris, bruissements, ondes sonores et infrasonores... Et il est rare de faire ainsi coïncider en un seul ouvrage une telle panoplie des sens. Le scientifique qu'est l'auteur nous invite ainsi aux ambiances sonores de ses terrains d'expérience de naturaliste. Et ils sont nombreux, car nous parcourons les cinq continents à la recherche des fréquences harmoniques d'espèces marines, aériennes, terrestres. De la forêt tropicale (réserve de Morro Grande au Brésil) où se niche la paruline (une sorte de fauvette qui nous retient sur 22 pages) à la plaine du Forez (Loire, en France) en quête des cris de la mouette rieuse, de l'archipel Crozet dans l'océan Indien où paradent les manchots royaux jusqu'à la province arctique du Nunavut où s'étalent les bancs de morses, c'est un concert de sons et bruits captés par les équipes de recherche en bioacoustique.

S'il n'avait été question que d'analyse des sons, sur le plan physique (en tant qu'ondes), ce livre s'adresserait à des spécialistes en acoustique. Pour sortir de la petite communauté des acousticiens animaliers, ou bioacousticiens, l'auteur a opté pour l'exercice plutôt pédagogique et le récit des aventuriers que sont les scientifiques. Et l'auteur a pris le soin d'associer

systématiquement la capture des sons (enregistrés) à des comportements animaliers (décrits). En fait, ces sons d'animaux sont des langages dont on découvre la richesse et la diversité au fil des pages. En cela, il s'agit bien d'un livre sur les communications animales, par le filtre des sonorités. Ce qui permet à chaque lecteur de comprendre et réaliser concrètement à quoi servent les interminables enregistrements sonores obtenus après des heures interminables d'affût des chercheurs planqués dans les cachettes les plus insolites.

Quand je dis que l'ouvrage est pédagogique, c'est par le détour d'un chapitre entièrement dédié à la nature physique des sons (des ondes donc se propageant dans le milieu, mesurées en intensité et fréquence) que l'auteur nous guide jusqu'au monde des communications acoustiques animales (chapitre II, « Faire des ronds dans l'eau »). Car dès que le lecteur entre dans les spécificités techniques des sons enregistrés, quant à leurs variations, leurs modulations, le lecteur et l'auditeur peuvent être dépassés et ne pas distinguer les oiseaux. Mais dès qu'il s'agit de raccrocher à un comportement animal, le lecteur peut reprendre le fil de la recherche quant à l'observation des relations entre espèces ou au sein d'une même espèce. L'exemple des chorales de lipaugus en Guyane est très éclairant sur les distances prises entre les mâles réunis sur des sites précis au cœur de la forêt (les lecks ; chapitre XI, « Accrocs aux réseaux »). Et cet oiseau est caractéristique de l'ambiance sonore amazonienne (baptisé « La voix de l'Amazone »). Cependant, la découverte majeure que révèle l'auteur, est que chaque individu a une signature vocale, même pour ces volatiles dont chacun pourrait penser que les sons émis sont identiques. Des oiseaux participant à un même orchestre partagent une « signature de leck ». Et le chercheur de comparer ce trait à nos langues régionales, aux accents et tonalités très variés. Malgré l'invisibilité de cet oiseau, perché dans les hauteurs forestières, comme tant d'autres oiseaux, c'est par l'acoustique que le repérage est rendu possible. Et sans jamais entendre les femelles du lipaugus (dit aussi piauhaus). Les mâles se signalent par leur chant individuel, et aux femelles de se rendre silencieusement auprès de chacun, en toute discrétion. Puis une sorte de tournée des lecks s'opère, puisqu'en quelques mois d'intervalles les chœurs de mâles changent d'un leck à l'autre ! Les lecks seraient ainsi « comme des scènes de théâtre où les mâles entrent tour à tour en représentation » (p. 233). Il a fallu pas moins d'une année entière au cœur de la jungle amazonienne pour comprendre la subtilité et la complexité des relations sociales d'une seule espèce ! Néanmoins, il

manque probablement une connaissance plus large du rôle écologique de ces espèces. Il est vrai que la spécialité de bioacoustique focalise sur les vocalises des volatiles. Du coup, le lecteur manque quelque peu une dimension écologique de cette biodiversité sonore. Elle sera abordée en toute fin d'ouvrage.

Nous parcourons avec N. Mathevon l'arbre du vivant animalier, non seulement sur tous les continents, mais dans l'ensemble des milieux écologiques. Oiseaux, insectes (les grillons des champs), poissons, mammifères de toutes tailles, batraciens, tous révèlent à travers leurs modes de communication qu'il s'agit de se répartir l'espace, de s'unir pour s'accoupler, d'alerter les congénères face aux dangers, de s'identifier y compris en termes de morphologie (un son émis signe la condition physique d'un conjoint, comme dans le cas du poisson le gobie varié ; p. 213), l'appartenance à un groupe (par des formes de dialectes). Il est vrai que les conditions des émissions sonores sont déterminées par l'environnement de vie des espèces, comme si les espèces se partageaient des espaces sonores et donc font varier et évoluer leurs répertoires vocaux selon les niches écologiques.

L'auteur associe l'ensemble de ses collaborateurs dans l'évocation des missions scientifiques et en rapporte les travaux et résultats. Car pour recenser les structures acoustiques des 92 espèces de pics du monde entier, par exemple, il n'en faut pas moins d'équipes réparties sur l'ensemble du globe (chapitre X, « Dis-moi à quoi tu ressembles », p. 219). Et d'en rétablir un arbre à la fois phylogénétique à partir des patrimoines génétiques et des caractéristiques acoustiques des signaux enregistrés. D'où une reconstitution de l'évolution et des changements opérés entre descendants d'une même lignée génétique sur la longue durée.

Cet ouvrage est donc un récit scientifique inédit sur la nature de la recherche : les communications animales par l'analyse des sonorités et selon la théorie fondamentale en mathématique de la communication de Claude Shannon et Warren Weaver. Le tout mis à la portée d'un public non spécialisé. Ce voyage sonore relate bien les interactions sociales d'une grande variété d'espèces animales, mais aussi l'expression de leurs émotions (chapitre XV, « Peurs ancestrales », p. 353). Il étonne jusqu'à relater une expérience avec des crocodiles du Nil réagissant à des pleurs d'enfant humain pré-enregistrés. Il élargit cette expérience à d'autres pour nous révéler que les différentes espèces utilisent une même loi de décodage des informations

relatives à la douleur, au stress ou à des émotions positives (le principe d'Eugene Merton ; p. 360).

Pour finir, ce voyage au pays des vocalises animales et des sons de la faune est dense, riche de références scientifiques (50 pages de bibliographie), très pédagogique (un glossaire de 75 termes techniques), tenant à la fois d'une sorte de journal de bord d'un chercheur au long cours et d'une vaste synthèse des travaux engagés. Il est très surprenant de découvrir l'importance de ces réseaux de spécialistes qui confrontent leurs travaux à travers le monde, sur le seul objet des communications sonores animales, qui participe pleinement aux expéditions et expérimentations réalisées pour capter le langage de ces multitudes d'espèces. Y compris de l'humain, avec le cas de la reconnaissance des pleurs d'un bébé par des couples sans enfants, qui déclenchant un sentiment d'empathie chez l'homme comme chez la femme, permet de comprendre la perception humaine et ses biais. Mais le propos de l'ensemble du livre, s'il est de nous faire découvrir cette biodiversité bavarde à travers cette science méconnue qu'est la bioacoustique, est aussi de mieux faire connaître et évaluer l'état actuel de la biodiversité. Recenser les espèces par la captation des signaux sonores serait plus performant que le suivi visuel et ouvrirait un champ d'observation (d'audition plutôt) large sur l'état des écosystèmes en fonction de leur peuplement, de leur diversité faunistique (chapitre XVIII, « Écouter le vivant »). De là à s'orienter sur une nouvelle discipline, l'écoacoustique pour connaître et interpréter les sons de l'environnement. Les sons ne sont plus seulement des flux d'informations, mais des composantes et indicateurs des processus écologiques. À l'heure où l'humain étend ses espaces d'occupation, d'exploitation et de luttes contre nature et contre les espèces, il est temps que ces sciences éveillent non plus au silence des bêtes, mais à prêter l'oreille aux harmonies de la nature à restaurer.

**Cyrille Harpet**

Université de Rennes, EHESP, Arènes,  
F-35000 Rennes, France  
cyrille.harpet@ehesp.fr

**Claire OGER, *Faire référence. La construction de l'autorité dans le discours des institutions***

Paris, Éd. de l'EHESS, coll. En temps & lieux, 2021, 400 pages

Il est un fait établi depuis de nombreuses années : les Françaises et les Français manifestent à l'endroit des institutions de la République et des hauts

fonctionnaires qui en sont les émanations et les principaux serveurs une méfiance, et même une défiance de plus en plus systématique et de plus en plus véhémente. Les instruments de mesure de la confiance ou plus exactement de la défiance envers l'écosystème institutionnel et politique plus largement (tels que le célèbre barème de la confiance du Centre de recherches politiques de Sciences Po [Cevipof]) témoignent tous à des degrés divers du caractère complexe et conflictuel du rapport de la population française avec les autorités dirigeantes. La communication des institutions politiques s'inscrit dans la tradition de la rhétorique antique et donne à voir le pouvoir manifeste de la parole politique qui oscille entre institution (au sens du rite d'institution de Pierre Bourdieu) et légitimation. En politique, comme dans le monde administratif, certains locuteurs possèdent un tel charisme que leurs discours font aussitôt autorité, s'imposent comme des références absolues. L'autorité n'est pas la violence ou la brutalité, elle est l'incarnation d'un leadership qui s'impose naturellement aux autres.

C'est à ce sujet précis de l'autorité dans le discours institutionnel et public que Claire Oger – professeure en sciences de l'information et de la communication (SIC) à l'Université de Paris-Est Créteil – a consacré *Faire référence. La construction de l'autorité dans le discours des institutions*. Il est composé – outre une introduction et une conclusion – de neuf chapitres respectivement intitulés : « Le mot et la chose. Premiers repérages » (p. 23-52), « La personne et la fonction. L'autorité entre incarnation et adossement à l'institution » (p. 53-86), « L'auteur et les autorités. Pratiques de la référence et responsabilité énonciative » (p. 87-116), « Anamorphoses numériques. Autorité dispositive et notoriété quantifiée » (p. 119-144), « Voix au chapitre. Écriture scientifique et autorité scientifique » (p. 145-196), « Le dire et le faire. Performativité et places d'autorité » (p. 197-238), « Dires d'experts. Jugements techniques et rationalités politiques » (p. 239-272), « L'institution du Neutre. Effacement du dissensus et complétude consolatoire » (p. 273-314) et enfin « Augustes et augustules. Usages et mésusages de l'autorité » (p. 315-340).

Dès l'introduction (p. 11-22), C. Oger explique fort judicieusement que « l'enjeu majeur est de distinguer l'autorité de l'autoritarisme et d'éprouver ses manifestations et ses modes de fonctionnement par d'autres voies que la capacité à se faire obéir, prompt à arbitrer des formes de violence. [...] La composante discursive de l'autorité n'est pas dénuée